

XYZ. La revue de la nouvelle



Cosmose

Marie-Ange Depierre

Chambre à louer

Number 22, May–Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Depierre, M.-A. (1990). Cosmose. *XYZ. La revue de la nouvelle*,(22), 64–67.

Des hommes se pressaient en masse devant l'entrée du club, attendant qu'une main féminine veuille bien entrouvrir un des battants de la lourde porte brune. Derrière cette porte, une fois payé son droit de passage dans l'antre, une musique au rythme masturbatoire, répétitif et solitaire vous happait traîtreusement, comme un cœur artificiel dont le bruit fade et mat ne serait plus que l'annonce de la mort.

En jouant des coudes, on pouvait à grand-peine s'avancer jusqu'au milieu de la salle dont la seule source lumineuse provenait d'une scène. Là, une femme. Ses bras en croix étaient cloués au sol par des anneaux d'or; ses cuisses passées de chaque côté de la tête étaient marbrées de sang. Vulve ouverte, œil béant, tache aveugle qui contemplait le monde en se donnant à voir.

Parfois, de la masse obscure et compacte de la salle s'élevaient des sifflements et des cris de haine. Des mains jetaient des peaux de banane, des pelures d'orange et même des bouteilles de bière sur la scène.

Mais ce trou-poubelle, réceptacle, cloaque des déchets du monde, exutoire d'une humanité désespérée qui ne cherchait plus et qui se déchaînait sur place dans sa haine aveuglante et fermée, était quand même ouverture.

Ouverture à ce qui aurait pu être, ouverture à un monde d'amour et de fusion. Boule d'implosion, il renfermait toutes les forces d'un rêve inexploré.

Les hommes assis aux premiers rangs ne disaient rien, ne bougeaient pas. Captés, fascinés par le trou originel, cloués, hallucinés par la vision du vide-plein, du vide premier, ils s'étaient immobilisés dans la sidération du sens.

Soudain, la porte s'ouvrit. Des ombres souples et félines se glissèrent dans l'antre, suivies d'une femme très large, très grande, qui se dirigea vers la femme réceptacle. D'un bond, elle fut sur la scène et fit face au public.

Elle était totalement nue, immense, d'une beauté encore jamais vue.

Ses cheveux roux semblaient un brasier vivant et ses yeux très noirs étincelaient de rayons d'or. Sa peau n'était pas de couleur uniforme. Si l'ensemble de son corps paraissait doré, à la lumière, on pouvait voir que ses joues étaient marbrées de plages noires aux reflets violacés. Son cou était brun pâle, presque jaune et ses seins étaient blancs. L'intérieur de ses cuisses et de ses bras prenait des tons rouge-brun chatoyants.

Quand elle se tourna de côté pour s'adresser à la femme enchaînée, un cri de surprise fusa dans la salle : son dos était tatoué. Page d'écriture vivante. Pleine de noms de femmes : Sapho, Trotulla, Hypatia, Marie Curie, Virginia Woolf, Laure, Gertrude Stein, Rosa Luxemburg, Tina Modotti et des dizaines d'autres dont les lettres s'envolaient en volutes comme des liserons d'or.

D'une voix douce mais portante, elle demanda à la femme écartelée :

— Comment t'appelles-tu ?

— Béance, répondit-elle.

— Moi, je m'appelle Cosmose, lui répondit la femme aux cheveux de feu.

Ce nom prononcé, il y eut un brouhaha dans la salle. Les hommes se levaient, maugréaient et commençaient à s'avancer vers la scène, menaçants. Les autres femmes se tenaient en ligne, silencieuses, contre le mur le plus obscur de la salle. Sous la lumière implacable des néons, le corps de Cosmose semblait d'or massif et ses yeux brillaient comme des étoiles de jaspe. Les hommes ne pouvaient détacher leur regard de sa beauté si étrange.

Elle commença à chanter. Sa voix, très grave mais contenue comme celle d'un baryton qui connaît sa puissance, montait, passait par les registres d'un contralto, d'un mezzo-soprano pour finir dans l'aigu d'un soprano. Puis elle passa d'un registre à l'autre, déjouant les règles musicales adaptées à l'être humain et à ses limites vocales. Parfois, la pureté du son était telle qu'elle était insoutenable pour le tympan de ceux qui l'écoutaient. La joie du son devenait souffrance et le chant, à l'acmé de sa perfection, devenait cri et contre-cri. La voix de Cosmose se faisait étrangère, dissonante, inhumaine. Sa matérialité acoustique était inconnue des auditeurs et l'un d'eux se leva en criant : « Assez ! Je n'en peux plus ! » Cosmose s'arrêta de chanter et le regarda fixement.

L'homme s'assit, mais ses yeux semblaient perdus, fascinés, captés par un ailleurs intolérable et son corps tremblait un peu.

Alors Cosmose se mit à parler. Elle parla du monde tel qu'il était dans presque tous les pays de la planète Terre. De l'Est où les électrochocs avaient remplacé les couteaux de la nuit qui s'affaîrent sur la chair irrémédiablement humaine. Du Nord-Ouest où les drogues démocratiques de l'ivresse mortifère essayaient de remédier à une solitude et à un ennui enveloppés d'un ordre efficace et garanti. Du Sud africain où le brasier ouvert dans les savanes répercutait l'écho des cris humains qui se mêlent aux rugissements de l'animal sauvage et où l'homme-léopard n'avait plus rien à exorciser, pris dans un temps de violence circulaire où les ruines seules ponctuent l'espace. Du Sud américain où, dans la nuit australe, les fourmis rouges mangent toujours les corps que l'on jette nus dans la jungle par la trappe de l'hélicoptère.

Elle parla de la cruauté des hommes, de leur violence et de leur goût de la mort, omniprésente et déifiée.

Et elle parla du monde tel qu'il pourrait être: un monde d'intelligence et de douceur; un monde d'amour où régnerait l'enfant Espoir.

À ce mot amour-espoir, les hommes commencèrent à hurler et à jeter des projectiles sur la scène. L'un d'eux se roula par terre en criant: « Non, non, je ne veux pas entendre ça, je ne veux pas entendre ça! » Après quelques minutes, il se releva couvert de sueur et l'on put voir qu'il portait un uniforme vert-de-gris avec des barrettes dorées sur les épaules.

Alors les hommes enjambèrent la scène, se précipitèrent sur Cosmose et commencèrent à la rouer de coups de poing. L'un d'eux sortit même un couteau à la lame bleue, effilée. À ce moment, un crépitement de balles se fit entendre. Une rafale de mitrailleuse abattait les corps qui s'agitaient sur la scène comme des marionnettes, puis tombaient avec un bruit mat.

Un ou deux cris percèrent l'espace. Il y eut de vagues remous, mais tout se passa très vite. Les ombres féminines disparurent par où elles étaient venues. Elles avaient nettoyé la place.

Sur la scène, Béance, le visage ensanglanté et tuméfié par les piétinements des hommes, regardait, fascinée, un corps d'or qui

avait été atteint par des balles perdues. Des trous, percés par les balles, ne coulait pas de sang. Seulement quelques débris de fils électriques noirs et de la poussière d'or. Sous le corps, se répandait un liquide jaune, légèrement huileux.

On fit des recherches, des perquisitions, des interrogatoires, des tortures, un procès.

On découvrit un étrange laboratoire au cœur de la capitale, dans le sous-sol d'un bâtiment où se trouvaient tous les bureaux des Organisations internationales des Femmes. On se demanda si la main féminine avait été complice. On la tortura. Elle n'avoua jamais. Béance devint sujet dans son silence, dans son refus. Elle non plus n'avoua pas. On les enferma à perpétuité. Quant aux protagonistes de l'histoire, on ne les retrouva jamais.

Mais ce procès qu'on appela « Procès Cosmose » engendra une ère nouvelle. Une ère dure, sanglante, guerrière.

XYZ

XYZ / « L'Ère nouvelle » 2

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



136 p., 14,95 \$

Anne Dandurand

L'Assassin de l'intérieur / Diables d'espoir

« ... une écriture chatoyante à force d'être polie, et une écriture sensible, passionnée d'absolu. »

Marie-Claude Fortin, *MTL*

« La reine du frisson raconte la vie tête-bêche. »

Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*